

à Monsieur le Rédacteur en Chef  
de "La Coopération des Idées";  
Hommage respectueux de l'auteur,

# LETTRES

*Lucien Cazals*

SUR

## LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

RÉDIGÉES AU POINT DE VUE ÉDUCATIF

PAR

**Lucien-A. CAZALS,**

Auteur de divers ouvrages d'Instruction et d'Éducation,  
Lauréat de diverses Sociétés savantes (16 médailles d'honneur),  
Traducteur de divers ouvrages espagnols ou italiens,  
Propriétaire urbain et rural,  
Directeur de l'École municipale de Montaudran, à Toulouse.

—  
2<sup>me</sup> Edition.  
—

*O fortunatos nimium agricolos,  
Si sua bona norint !...*

*Vitam impendere vero.*

*Cives perindè atque homines nascimur,  
nec alio jure se nobis utendam tradit  
societas, ac nos ipsa fruendos reposcit  
patria.*

—  
Prix : 75 centimes.  
—

TOULOUSE,  
LIBRAIRIE ÉDOUARD-PRIVAT,

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—  
1895



# LETTRES

SUR

## LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

RÉDIGÉES AU POINT DE VUE ÉDUCATIF

PAR

**Lucien-A. CAZALS,**

Auteur de divers ouvrages d'Instruction et d'Education,  
Lauréat de diverses Sociétés savantes (16 médailles d'honneur),  
Traducteur de divers ouvrages espagnols ou italiens,  
Propriétaire urbain et rural,  
Directeur de l'Ecole municipale de Montaudran, à Toulouse.

—  
2<sup>me</sup> Edition.  
—

*O fortunatos nimium agricolas,  
Si sua bona norint !...*

*Vitam impendere vero.*

*Cives perindè atque homines nascimur,  
nec alio jure se nobis utendam tradit  
societas, ac nos ipsa fruendos reposcit  
patria.*

—  
Prix : 75 centimes.  
—

TOULOUSE,  
LIBRAIRIE ÉDOUARD-PRIVAT,

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—  
1895



**À Monsieur le Docteur Georges WICKHAM, G.C. ✕, C. ✕, ✕**

Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, Publiciste .  
Président de la *Société Protestante du Travail*, etc.  
Maire du 2<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

*Très honoré et très cher Monsieur le Docteur,*

*En vous faisant hommage de cet opuscule, j'ai moins en vue, dans votre haute personnalité, le Savant et le Magistrat que le Philosophe, le Publiciste, le Philanthrope et le Patriote.*

*Je ne puis oublier les sentiments de sympathie dont vous avez daigné toujours m'honorer, depuis cette époque, déjà lointaine, où, concurremment avec les Sénateurs Jean Macé et G. Garriçon, le Conseiller Baron A. de Bordenave d'Abère, le Contre-Amiral Mouchez, le Député Académicien Mézières, les Députés Calès et Barodet, le Général Campenon et l'éminent M. Buisson, Directeur de l'Enseignement au Ministère, vous daignâtes condescendre à m'encourager dans cette voie de devoir, d'étude, de dévouement et de progrès dont je crois ne m'être jamais écarté.*

*Et c'est avec une toute cordiale reconnaissance que j'ai tenu à vous remercier publiquement.*

*Votre bien dévoué serviteur,*

*Lucien-A. CAZALS.*





*J'ai l'honneur de soumettre et de dédier respectueusement ce petit livre à mes Chefs hiérarchiques et aux personnes qui s'occupent d'Education et d'Agriculture.*

*Je l'offre aux habitants de l'antique berceau de ma famille, ma commune natale, à laquelle me rattachent tant de liens, et où je compte tant et de si profondes amitiés ; aux habitants de cette commune rurale de Roqueserière où repose la dépouille mortelle des miens, comme aussi celle de mon cher ancien Maître, le très regretté M. F. M. Doueil, dont la vie toute entière fut un modèle de toutes les vertus publiques et privées, et dont les bons enseignements, les sages conseils et les fortes disciplines me préparèrent à supporter avec calme et résignation les désespérantes épreuves morales que me réserva la vie... dans les deux Mondes !..*

*Lucien-A. CAZALS.*





## UN MOT AU LECTEUR

---

Les présentes Lettres constituent un de mes essais de jeunesse, que je réédite sans y rien changer.

Elles furent publiées, il y a déjà longtemps (en 1878), dans *le Béliet*, journal SPÉCIAL d'agriculture fort répandu dans la région française de l'Est.

Écrites au courant de la plume, elles furent livrées sans nulle prétention ; je les reproduis sans nul esprit de vaine gloriole.

Il me semble utile d'exposer de nouveau les diverses idées que j'y développai et qui se rattachent exclusivement à ma charge d'éducateur, de même que dans le vaste système d'éducation dont j'espère la réalisation, s'y rattachent aussi mes diverses publications (1).

Les arguments étrangers à l'éducation générale de la nation, comme aussi la discussion ou l'exposé des diverses doctrines ou théories d'économie sociale ont été volontairement négligés. L'étude de ces doctrines, théories et systèmes divers se trouve dans tous les traités d'économie politique (2).

(1) Voir la liste de ces publications dans la couverture et au faux titre.

(2) Je crois devoir signaler l'excellent Traité d'Economie politique par le regretté H. Rozy, professeur à la Faculté de Droit de Toulouse. Je remplis ce devoir avec d'autant plus de satisfaction que ce savant professeur me témoignait d'une affection particulière, et qu'il m'envoya notamment cet ouvrage à titre de « *Souvenir amical.* »



La France souffre d'un alarmant malaise économique.

La juste notion de la richesse s'atrophie, tandis que sont méconnues de plus en plus les sources du véritable bien-être dans la vie domestique et rurale ; des ambitions décevantes et injustifiées s'éveillent ; des goûts de luxe excessif se répandent ; les campagnes se dépeuplent ; les villes ont un trop-plein considérable de forces productives ; la gêne, la misère même du travailleur font tous les jours de nouvelles victimes.....

L'équilibre dans le travail national est rompu,

Tandis que la vanité enfle ses prétentions, la fierté de bon aloi, cette noble fierté qui est la qualité caractéristique du citoyen français, des âmes fortes et des consciences sans reproche, s'émousse pour faire place à la basse jalousie, aux ignobles rivalités, aux mesquines vengeances et à cet état latent d'intrigue auquel sacrifient aveuglément ceux qui caressent le rêve de situations lucratives, brillantes et *facilement* acquises.

Pour remédier à ce déplorable état de choses, il ne suffit point de constatations et de lamentations platoniques ; lever les bras au ciel dans un geste tragique et ménager ses propres intérêts ne saurait convenir.

Le mal est profond.

Des mesures particulières ou régionales seraient absolument impuissantes à en enrayer la marche.

Au point de vue éducatif, c'est la nation tout entière dont il me paraît nécessaire de réformer les aspirations et de modifier l'idéal.

Tous les hommes qui aiment sincèrement, profondément leur France doivent unir leurs efforts pour diriger les esprits dans cette voie et pour atténuer, annihiler l'insidieux courant d'absentéisme qui est devenu une plaie sociale.

« Labourage et pastourage » !...

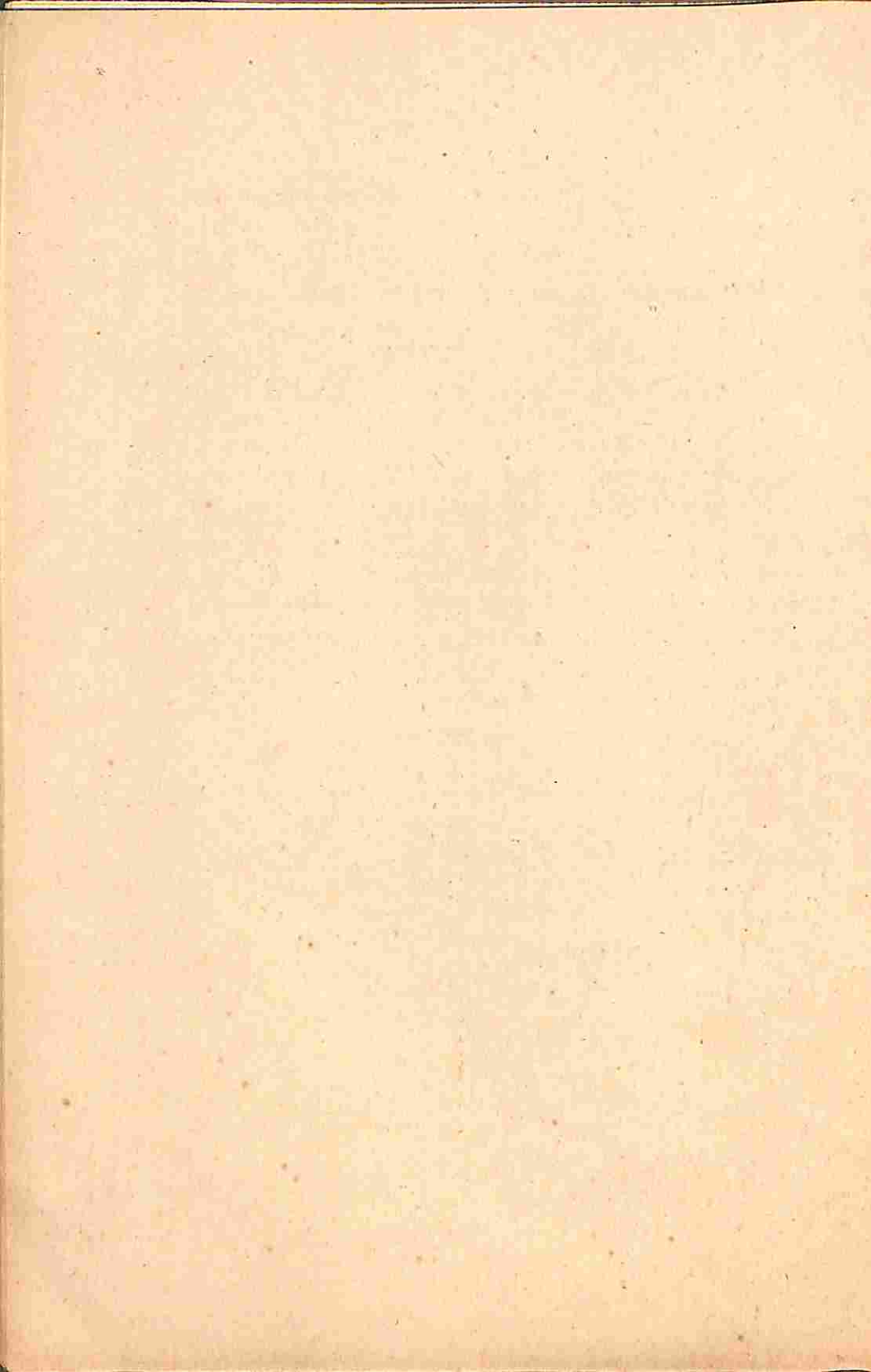
C'est le seul moyen, je crois, de relever, au point de vue économique, notre cher pays.

J'ai l'honneur de convier respectueusement à cette belle campagne à laquelle, en dehors de mes fonctions, je me suis consacré depuis tantôt vingt ans, tous les vrais patriotes, tous les citoyens philanthropes qui sont disposés à sacrifier leur repos et leurs intérêts particuliers au bien-être de leurs concitoyens et au relèvement intégral de leur Patrie.

On ne saurait se consacrer à une tâche plus noble.

LUCIEN-A. CAZALS.

Roquesérière (Hte-Gne), août 1895.





## Comment je fus appelé à écrire ces Lettres.

En avril 1877, j'écrivis et je publiai, avec le consentement de mon Inspecteur primaire d'alors, le distingué M. Mauran — dont je conserve précieusement une lettre de félicitations qu'il m'écrivit en termes chaleureux — j'écrivis donc et je publiai ma brochure « *Le Musée des Ecoles primaires.* » Les idées que j'émettais étant nouvelles, elles eurent la bonne fortune de faire ce que l'on est convenu d'appeler *le tour de la Presse*. Je fus littéralement assailli par une pluie de journaux reproduisant, analysant, commentant, recommandant ma brochure ; en même temps m'arrivaient aussi, de tous côtés, et de personnes occupant les situations les plus diverses, de nombreuses lettres de félicitations (1).

Parmi ces correspondants insolites autant que bénévoles et éphémères, quelques-uns — et non des moindres — désirèrent entretenir avec moi — quoique indigne — des relations suivies, dont plusieurs durent encore après tant d'années.

De ce nombre fut le Rédacteur en chef du Journal AGRICOLE « *Le Bélier.* » Je crus devoir lui répondre par quelques lettres écrites à la hâte, mes modestes fonctions étant fort absorbantes. Ces lettres forment cependant un ensemble, et renferment une suite d'idées qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler. Sans doute, à une distance de bientôt vingt années, après une carrière déjà longue et des études ininterrompues, je pourrais y introduire des modifications ou des amplifi-

(1) C'est par centaines que je conserve les preuves de mes affirmations.

cations ; mais je crois devoir les laisser intactes. Elles prouveront, en tout cas, que ma bonne volonté et mon dévouement sont ceux d'un vétéran de la veille. Et, dans l'honnête mesure où il est permis à chacun d'éprouver la douce satisfaction du devoir accompli, je suis heureux de pouvoir compter à mon actif ce dévouement tout gratuit et souvent même onéreux.

---

PREMIÈRE LETTRE

**Dignité du Cultivateur. — Chaires et Comices agricoles; Concours régionaux, etc., etc.**

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je ne saurais assez vous remercier d'avoir bien voulu me faire parvenir plusieurs numéros de votre estimable journal, numéros dans lesquels se trouvent des articles savamment rédigés sur une question à laquelle je consacre presque tous les moments que mes fonctions n'absorbent point, à savoir : *l'agriculture dans les écoles de village et le moyen d'améliorer la condition des travailleurs ruraux*. Une fois de plus, je constate que votre but est de rechercher des observations sur une question si importante, observations à la suite desquelles les cultivateurs s'achemineront vers un mieux relatif, en attendant mieux encore. Mes félicitations sincères et cordiales, Monsieur.

Avant de vous faire part de quelques détails sur le sujet précité, permettez-moi d'offrir à vos estimables lecteurs (j'ai déjà eu l'honneur de vous l'offrir à vous-même) cinquante exemplaires de la brochure : *le Musée des écoles primaires rurales*, que j'ai rédigée dans un but tout-à-fait humanitaire. J'enverrai franco cette bro-



chure aux cinquante premières personnes qui me la demanderont par lettre affranchie, en joignant à leur lettre une *bande* d'envoi du journal *le Bélier*.

Et cela dit, j'aborde le sujet de ma lettre.

Evidemment les cultivateurs d'aujourd'hui doivent être instruits ; mais pour les pousser vers cette instruction qui leur manque, pour que les pères de famille s'obstinent à faire de leurs fils des cultivateurs intelligents et *instruits*, il faut qu'ils sachent que leurs sacrifices pour faire acquérir l'instruction à leurs enfants seront justement rémunérés. Et quand je dis rémunérés, je ne veux point parler d'une rémunération matérielle, palpable, qui viendra pourtant par la force des choses, je veux parler d'une rémunération honorifique.

Par une anomalie à peu près inexplicable, tandis que l'agriculture a compté et compte en France de savants et fervents apôtres, dont le nom restera toujours à la postérité et sera à jamais béni ; pendant, dis-je, que ces hommes remarquables ont élevé l'agriculture à son niveau *d'art et de science*, la condition des agriculteurs-cultivateurs est restée à peu près la même. Et cependant, qui est plus respectable, plus *utile* qu'un cultivateur ? N'est-ce point du cultivateur que viennent pour ainsi dire toutes choses ? Et pourtant il n'est pas rare de voir l'homme des champs relégué au second rang à cause, dit-on, de ses manières rustiques, de son allure parfois négligée. Et il semble que le mépris, ou plutôt l'indifférence que l'on affiche pour cet homme laborieux et rude à la peine, est en raison directe de l'utilité de son travail...

Et cependant, laissant même de côté la priorité de l'agriculture en elle-même, le cultivateur ne fait-il point partie de la classe dite « laborieuse » ? N'est-il donc pour rien dans cette innombrable légion de producteurs de la richesse publique ? N'a-t-il pas un raisonnement qui, pour être parfois lent à se produire et à

se manifester, n'en est que plus sûr dans ses déductions et dans ses conclusions? Ne se dévoue-t-il point, quand il le faut, pour ses parents, pour ses amis, pour ses maîtres, pour sa patrie?...

J'en appelle à tous ceux qui ont étudié de près la population agricole.

Le remède à cet état de choses, Monsieur le Rédacteur, est, il est vrai, *l'instruction*, mais une instruction bien donnée; une instruction qui, tout en élevant le niveau intellectuel des travailleurs ruraux, les élèverait pour ainsi dire à leurs propres yeux. Et pour cela, les *Bibliothèques scolaires et populaires* seraient d'une importance capitale.

Un autre remède qui suit de près l'efficacité du premier serait la MULTIPLICATION des *chaires d'agriculture*, des *Comices agricoles*, des *Concours régionaux*, etc., etc...

Dans ces paisibles luttes de travail, qui seraient l'occasion de récompenses et de distinctions nombreuses, les cultivateurs trouveraient pour leur travail la *juste part d'honneur* (1) qui leur revient. Et les divers autres travailleurs apprendraient à voir dans l'homme des champs un auxiliaire *indispensable*. Et cela contribuerait grandement à la prospérité de notre chère France.

Si vous croyez, Monsieur le Rédacteur, que ma lettre soit de quelque utilité pour le bien public, je vous prie de vouloir bien la publier dans votre journal. Et s'il en est ainsi, je tâcherai, de temps en temps, et le plus souvent possible, de vous communiquer tout ce que mes études ou mon expérience pourront trouver *d'utile* à l'agriculture.

(1) L'Ordre du *Mérite agricole* fut institué postérieurement à la présente rédaction.



DEUXIÈME LETTRE

Obligations philanthropiques du Cultivateur.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans ma lettre du 25 janvier dernier, que vous avez bien voulu insérer dans le n° 4 du *Bélier*, j'avais l'honneur de vous dire que l'*Instruction* était *indispensable* pour la grande catégorie des travailleurs-cultivateurs, catégorie qui, elle aussi, n'est pas moins *indispensable*. J'ajoutais même qu'il fallait que cette instruction *élevât les cultivateurs à leurs propres yeux*. Diverses lettres que j'ai reçues de vos honorables abonnés, à propos de l'envoi de ma brochure sur les *Musées*, me prouvent que cette dernière phrase touchait juste à une question très importante.

L'auteur d'une des lettres sus-visées disait :

« J'ai rédigé moi aussi un recueil pour favoriser les progrès de l'agriculture... mais c'est écrit dans le style paysan... Et que peut faire un paysan au milieu de tant d'illustrations ? Il n'ose se présenter. »

Que je dise d'abord que l'auteur que je cite n'a point un style aussi *paysan* qu'il se plaît à vouloir bien le dire. Et d'ailleurs, y a-t-il parmi les diverses sortes de style dont la rhétorique fait une longue énumération un exemple de style *paysan* ? Je crois que mon correspondant veut dire *simple* quand il dit *paysan*, et je ne sache point que le style simple soit un défaut, surtout quand on vise à l'*utilité* et non à l'*éloquence*. Et y aurait-il un style *paysan*, un style dont la simplicité se rapprocherait un peu de la naïveté, je ne crois pas que l'on dût hésiter à publier même dans ce style tout ce qu'on croit *utile* à la grande famille dont nous faisons tous

partie ; je ne comprends point les hésitations quand il s'agit du bien public. Tous les efforts que l'on tente dans ce sens sont louables et ont droit à la reconnaissance publique.

Et, Monsieur le Rédacteur, une des causes qui entravent, je crois, les progrès de l'agriculture, et surtout de l'AGRICULTURE PRATIQUE, c'est la difficulté qu'éprouvent les travailleurs-agriculteurs à publier ce qui a fait parfois l'objet de leurs expériences pendant de longues années. Tel agriculteur qui aura fait de grandes dépenses, qui aura passé de longues veilles à la recherche d'un nouveau procédé agricole, d'un outil plus commode, etc... ne publiera point, quand il aura enfin TROUVÉ ce qui l'a passionné pendant longtemps, le résultat *positif* de ses recherches, et quelquefois son silence privera ses semblables d'une source de richesses ; ce silence les laissera peut-être se livrer eux aussi à des recherches onéreuses sur le même objet, tandis que s'ils eussent eu connaissance des résultats des expériences du premier, ils auraient été dispensés non-seulement de se livrer à des recherches nouvelles sur un sujet déjà trouvé (et qu'il n'est pas sûr qu'ils trouveront eux-mêmes), mais encore ils auraient pu affecter leurs dépenses, employer leur intelligence au perfectionnement des inventions ou procédés que la publicité aurait portés à leur connaissance.

De ce qui précède, je conclus, Monsieur le Rédacteur : 1° que l'*Instruction doit être de plus en plus développée dans la classe agricole*, et de manière que *chaque agriculteur puisse exprimer au moins CORRECTEMENT ce qu'il pense, ce qu'il a trouvé ;*

2° Qu'une fois en possession d'un mode de perfectionnement quelconque, *chacun doit considérer comme un devoir strict de faire profiter ses semblables de ce perfectionnement, de ce progrès*, afin de contribuer le plus possible à la prospérité de notre Patrie, au bien-être de tous en général et de chacun en particulier.



TROISIÈME LETTRE

---

DE LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

---

Devoirs des grands propriétaires terriens.

« La dépopulation des campagnes sera vaincue par le concours simultané de trois puissances : les *Ecoles*, les *Bibliothèques populaires*, les *Musées scolaires et cantonaux*; en un mot : par l'*Instruction*, encore l'*Instruction*, toujours l'*Instruction*.

LUCIEN-A. CAZALS.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

L'intérêt que je porte à tout ce qui touche à l'agriculture et aux agriculteurs m'a décidé à vous communiquer *quelques considérations sur la dépopulation des campagnes*. Il serait, je crois, utile de les divulguer et de les faire connaître à chacun : connaissant bien le mal, on en trouverait plus tôt et plus facilement le remède.

Tout le monde s'accorde à dire que *les bras manquent dans nos campagnes et que les travaux agricoles sont, par suite, en souffrance*. Eh bien ! pourquoi les bras manquent-ils et pourquoi les propriétaires ne trouvent-ils point aujourd'hui la même facilité qu'autrefois pour faire cultiver les terres ? C'est parce qu'ils ne sont point conséquents avec eux-mêmes et que, s'intéressant beaucoup de leurs propriétés quand il s'agit d'en per-

cevoir les revenus, ils ne s'en intéressent guère quand il s'agit d'en assurer la culture intelligente. Je m'explique :

Tout observateur tant soit peu sérieux a pu s'apercevoir de ceci en parcourant la campagne : les riches propriétaires sont presque tous absents. Où sont-ils ? Dans les villes. Par qui sont-ils représentés dans leurs propriétés ? A qui ont-ils confié le soin de la culture de leurs terres ? A un régisseur, à un homme d'affaires (n'importe le nom qu'on voudra bien lui donner), lequel, régisseur ou homme d'affaires, est chargé et est absolument maître de tout, sauf, bien entendu à rendre ses comptes. Et ce régisseur lui-même, qui est-il ? D'où vient-il ? — Certes, dans la plupart des cas, c'est un honnête laboureur ayant obtenu sa position grâce à la recommandation du régisseur son prédécesseur, ou grâce à ses longs et loyaux services dans la maison et n'ayant pour tout bagage scientifique que sa longue pratique (1) dans l'agriculture (et quand je dis pratique, ne faudrait-il pas dire routine !)

Le propriétaire, lui, ne paraît point ou presque point. Si parfois il lui arrive d'aller visiter sa propriété, ce sera pendant la belle saison s'il est tout simplement propriétaire, ou pendant ses vacances s'il est fonctionnaire. Mais généralement, dans l'un et l'autre cas, il se désintéressera complètement de ses terres et se contentera de prendre un repos qui peut être bien mérité, sans doute, mais qu'il serait très utile de voir sacrifier un peu et consacrer en études sérieuses sur les terres, en observations judicieuses sur les diverses cultures.

De cette indifférence, qu'arrive-t-il ? Fatalement il doit arriver ceci : les cultivateurs, les estivandiers, les journaliers qui travaillent chez lui vont se dire : Mais

(1) J'en connais qui sont obligés de faire dresser leurs comptes par des gens instruits avant que de les présenter aux propriétaires.



si notre propriétaire s'intéresse peu à nos travaux, c'est qu'ils doivent être peu intéressants ; s'il reste toujours à la ville, c'est qu'il s'y trouve bien ; s'il vient rarement à la campagne, c'est qu'il ne s'y trouve point aussi bien... Pourquoi n'essaierions-nous point aussi d'aller demeurer en ville, afin d'y chercher une vie plus commode ? Evidemment, nous n'avons ni les rentes ni l'emploi de notre maître, mais dans notre humble position de manouvriers, nous pouvons sans doute arriver à vivre plus à l'aise ; nous n'aspirons certainement pas à nous procurer un genre de vie ni des plaisirs égaux aux siens, mais nous pouvons arriver à gagner de *meilleures journées* et, partant, à faire quelques économies pour nos vieux jours. D'ailleurs, n'avons-nous point les écoles populaires gratuites et, en cas de besoin, les *Sociétés de secours mutuels* qui fonctionnent dans les villes, etc., etc. ?

Et, un beau jour, ces pauvres gens, *tentés*, pour ainsi dire, par la fortune, vont à leur tour *chercher à la tenter*.

Voilà une première cause de la dépopulation des campagnes. Et cette cause, qui l'a provoquée ? Certainement, je crois pouvoir affirmer que c'est le propriétaire ; et il aurait un peu tort de s'en plaindre.

La science et la fortune, en donnant *certaines droits*, en procurant certaines jouissances, imposent aussi BIEN DES DEVOIRS, bien des services qu'il faut rendre à ceux qui sont privés de l'une et de l'autre. L'un des plus importants services serait de leur faire connaître leur véritable situation dans la campagne, l'importance de leurs travaux, l'indépendance relative de leur vie : en un mot ce serait de les ÉCLAIRER.

Il faudrait aussi que les propriétaires *n'emportassent point en ville* TOUS leurs revenus de la campagne ; les travaux qu'ils feraient exécuter avec ces revenus — revenus qui, aussi, suivant le courant de l'ABSENTÉISME, retiendraient les travailleurs ruraux dans leurs foyers.

Et ce serait triple profit : 1° les travailleurs sus-nommés ne courraient point les chances de la ruine, avec le funeste cortège qui s'ensuit ; 2° les ouvriers urbains ne se verraient point enlever une foule de travaux ; 3° les propriétaires doubleraient leurs revenus, puisque, dit Mathieu de Dombasle, un arpent de terre bien amendé en vaut deux.

Je continuerai prochainement l'étude de diverses causes de la dépopulation rurale et je terminerai ensuite par l'exposé des moyens qui seraient les plus propres à arrêter ce fléau de l'Agriculture.

---

#### QUATRIÈME LETTRE

### Du Rôle de la femme en agriculture. — Les Amusements à la campagne.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans ma dernière lettre, j'avais l'honneur de vous dire que le séjour à la campagne des grands propriétaires terriens exercerait une utile influence sur l'esprit et sur les aspirations des populations rurales. Je dois aujourd'hui compléter d'abord ma pensée à ce sujet. — Les propriétaires sus-visés demeurant à la campagne, il est évident que leurs femmes y demeureraient aussi, et ce fait serait d'une plus grande importance qu'on ne serait porté à le croire tout d'abord.

Pendant que le mari s'occuperait de la direction générale, la femme, elle, pourrait très efficacement diriger les travaux généralement confiés aux femmes dans une exploitation rurale. Je ne veux point dire par là qu'elle dût mettre la main à l'œuvre et s'astreindre à



des travaux manuels auxquels son éducation première ne l'a point préparée ; mais elle pourrait donner des conseils très utiles sur une foule d'opérations dont l'énumération complète prolongerait outre mesure ces notes rédigées avec rapidité. Le potager, le rucher, la volière, etc., prendraient, sous son influence, un aspect nouveau, car son instruction, ses lectures, ses lumières lui fourniraient amplement de quoi diriger avec intelligence les femmes trop souvent routinières qui sont préposées aux soins nécessités par les diverses opérations de la basse-cour. En ce qui concerne le potager, que de notions n'y aurait-il point à donner sur la culture de divers légumes peu ou point cultivés dans la ferme et dont l'acquisition, souvent répétée, devient très onéreuse en fin de compte ! Que d'améliorations ne pourrait-on point introduire dans la manière de soigner les abeilles et les volailles !... Et les revenus nets de la propriété se trouveraient augmentés dans une proportion notable, car on n'ignore point que, d'un côté, le jardinage coûte très cher aux cultivateurs, tandis que, d'un autre côté, l'élevage intelligent des petits animaux domestiques donne des *benéfices nets* dont la quotité est quelquefois à peine croyable.

L'on pourra peut-être m'objecter que ceci sort un peu du domaine de l'agriculture, mais, outre que je me réserve de réfuter cette objection plus tard, je crois devoir dire, dès aujourd'hui, que la culture du potager ou l'horticulture n'est qu'une branche de l'agriculture, à laquelle le rucher et la volière se rattachent aussi de très près.

Indépendamment du côté purement *pécuniaire* de la question, la femme serait encore d'un très grand secours *moral* pour l'avenir des travailleurs des champs. Que d'avis utiles, précieux même, ne pourrait-elle point donner aux ménagères pour la bonne administration de leurs ménages et pour la saine direction de leurs familles !... Et ce dernier point suffirait à lui seul pour

justifier sa présence à la campagne. N'est-il point vrai que les mères de famille, *mieux instruites* et plus expérimentées dans l'art de se créer des ressources, plus capables de se procurer le nécessaire, le confortable au milieu de leurs occupations rurales, inspireraient à leurs enfants le désir de ne jamais abandonner ces occupations, afin d'y jouir d'un bien-être qu'ils pourraient bien ne point trouver ailleurs ? N'est-ce pas que les jeunes filles, heureuses de voir au milieu d'elles cette bienveillante directrice de leurs premiers travaux, cette douce conseillère de leurs premières actions, ne rêveraient point le bonheur *autre part* que dans leurs familles ou dans des familles rurales qui auraient le même genre d'occupation ? Et, qu'ainsi que leurs mères, elles estimeraient, aimeraient, vénéreraient cette femme qu'elles prendraient volontiers pour l'ange tutélaire du foyer ? Ah ! ce serait véritablement un beau rôle que celui de celle qui inspirerait de tels sentiments aux ouvrières de la ferme et qui pourrait se dire : Je rends mes ouvrières heureuses par mon séjour au milieu d'elles, en même temps que je remplis un devoir de charité, une mission de patriotisme qui me procure les plus douces joies.

L'on a vu et l'on voit encore *quelques* femmes remplir ce rôle. Qu'elles aient beaucoup d'imitatrices, tel est le vœu que doit formuler tout cœur qui aime sincèrement la France.

Une autre cause de dépopulation c'est l'indifférence que l'on affiche parfois non-seulement pour l'agriculture, mais encore pour les cultivateurs. Je ne veux point parler des causes de cette indifférence que je trouve d'ailleurs fort peu justifiée, mais c'est un fait et je constate. Dans une de mes précédentes lettres j'ai eu l'occasion d'en parler ; aussi n'y reviendrai-je point aujourd'hui.

L'absence presque totale d'AMUSEMENTS dans les campagnes influe aussi notablement sur les émigrations



dans les villes. Bien des jeunes gens actifs, laborieux, économes, ayant toutes les qualités nécessaires pour faire de bons cultivateurs, quittent parfois la campagne avec regret, car ils prévoient bien *plusieurs* des inconvénients de la vie urbaine ; mais ils sont attirés dans la ville par l'aimant puissant des distractions, des jeux qui leur permettront de passer plus gaiement les courts instants d'oisiveté qu'ils pourront avoir. Mus par l'activité, l'ardeur de la jeunesse, ils n'ont pu se résoudre à passer dans l'ennui les jours de repos que leur offrait le séjour des champs, et ils sont allés chercher ailleurs ce qui leur faisait défaut chez eux. Et une fois dans les villes, ils ne peuvent que difficilement et rarement se résoudre à retourner à la campagne. Ils s'établissent et préfèrent parfois mener une vie de privations de toutes sortes en ville où ils peuvent assister souvent à des fêtes, que de reprendre leurs paisibles occupations champêtres, que d'aller vivre dans leur village qu'ils trouvent trop monotone, quoiqu'ils soient pourtant persuadés qu'ils y trouveraient plus de bien-être. Si de temps à autre l'idée leur vient de reprendre le chemin de leur campagne, l'amour-propre les empêche de suivre cette idée, car ils se disent : Si je rentre chez moi, l'on dira bien que je n'ai point trouvé ici de quoi vivre !...

L'on devrait donc établir quelques fêtes dans les villages. « *Des fêtes ! donnez-nous des fêtes !* » a dit un grand patriote (1). Et un autre patriote, qui me fait l'honneur de me compter au nombre de ses amis (M. Ed. Groult, avocat, docteur en droit, fondateur des musées cantonaux, à Lisieux (Calvados) disait dans une de ses circulaires : « Ces fêtes auraient » pour but de développer les *sentiments patriotiques* dans toutes les classes de la société et surtout » dans le peuple des campagnes. » J'ajoute que lorsque les *sentiments patriotiques* auraient été développés,

(1) Michelet, *Le Banquet*.

« le peuple des campagnes » comprendrait que l'intérêt de la Patrie est que chacun demeure dans l'endroit et exerce la profession où il peut produire le plus de richesses et faire le plus de bien. Quel peuple s'est montré plus *patriote* que le peuple romain, qui se contentait de *pain et de JEUX* ! Et ce peuple qui célébrait les saturnales et se complaisait aux sanglants spectacles du cirque, etc., n'avait-il point vu les célèbres Républiques grecques célébrer les Jeux olympiques ? Et ces Républiques elles-mêmes, n'avaient-elles point imité leurs jeux des fêtes des Perses, des Mèdes, des Hébreux et des Egyptiens ?

A d'autres que moi il appartient de donner l'économie et le caractère des fêtes dont j'ai parlé plus haut : je les ai mentionnées pour que l'on y songe.

---

#### CINQUIÈME LETTRE

**Quelques amusements et distractions utiles : Musique, Chant, Théâtres ruraux, Tir, Gymnastique, Instruction militaire.**

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Ainsi que je l'ai déjà dit, loin de moi la pensée de donner la liste et de développer le caractère des *fêtes* et des *amusements* qu'il serait bon d'établir dans les campagnes. Je crois pourtant devoir mentionner ceux qui me paraissent être les plus importants.

En premier lieu, la Musique et le Chant. Il est à peine besoin de parler de l'heureuse influence qu'exerceraient ces deux arts sur l'esprit et le goût des populations rurales. Cependant il est bon de rappeler briè-



vement ce qu'ils peuvent en s'adressant directement à l'âme. Quoiqu'il soit à peu près impossible ou du moins très difficile de mesurer l'étendue des services que l'on rendrait aux populations rurales en formant ainsi leur goût et en les habituant à discerner et à admirer le Beau, l'on peut toutefois affirmer que les Fanfares, les Sociétés musicales les Sociétés de chant, les Orphéons sont appelés à rendre des services éminents tant sous le rapport matériel que sous le rapport moral. Pour le matériel, ne voit-on pas ces Sociétés se dévouer pour le soulagement des infortunes?... Pour le moral, n'est-il pas vrai qu'il y a dans l'existence de ces réunions artistiques non-seulement le côté de l'art, mais encore le point de vue de l'éducation, du perfectionnement continu de l'homme, du rapprochement d'abord des personnes, puis des idées et des aspirations, puis enfin des cœurs ! Écoutons Béranger, donnant les preuves de ces assertions en adressant à Wilhem, fondateur de l'Orphéon, l'éloge de la musique et du chant :

La musique, source féconde,  
Epandant ses flots jusqu'en bas,  
Nous verrons ivres de son onde  
Artisans, laboureurs, soldats,  
Ce concert, puisses-tu l'étendre  
A tout un monde divisé :  
*Les cœurs sont bien près de s'entendre  
Quant les voix ont fraternisé.*

Les Orphéons, les Sociétés musicales, etc., admettent des personnes de toute éducation, sans distinction de rang ni de fortune et, une fois admises, ces personnes poursuivent toutes le même but : la recherche du Beau, du Bien et des jouissances élevées qui en résultent ; poursuivant le même but, elles apprennent à être indulgentes les unes pour les autres, elles apprennent à s'entr'aider, des relations amicales s'ensuivent et tout le monde devient meilleur. Et ainsi se trouve

justifié le vieux proverbe saxon : « Là où l'on chante » tu peux t'asseoir sans crainte ; le méchant seul ne » chante pas. » Donc, de ce côté encore, *l'instruction* exercerait une heureuse influence et retiendrait groupés ensemble et dans leur village bien des jeunes gens qui, en se délassant avec honnêteté et profit, demeureraient auprès de leurs vieux parents, afin de les soutenir et de leur rendre moins lourd le fardeau de la vieillesse.

Les THÉÂTRES RURAUX seraient enfin un excellent moyen de distraction, de délassement, d'instruction et d'éducation. « Nul doute, s'écriait l'illustre Michelet, au Collège de France, que le théâtre ne soit, dans l'avenir, le plus puissant moyen de l'éducation, du rapprochement des hommes : c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale. Je parle d'un théâtre immensément populaire, d'un théâtre répondant à la pensée du peuple, qui circulerait dans les moindres villages. »

Comme le dit Michelet en son langage élevé, il ne peut évidemment être question, pour le cas qui nous occupe, d'un de ces bâtiments somptueux élevés et entretenus à grands frais dans les grands centres ; point n'est besoin de dépenser des sommes fabuleuses pour atteindre le but que je vise. Ainsi que le dit mon savant ami, M. Ed. Groult, de Lisieux, déjà cité, « à la campagne, il y a nombre d'édifices abandonnés qu'une restauration, souvent peu coûteuse, préserverait d'une ruine définitive. Ces édifices conviendraient admirablement pour y installer nos représentations théâtrales. » Et le même M. Groult, dont on retrouve le nom dans toutes les œuvres patriotiques, ajoute : « Si plus tard, comme il y a lieu de l'espérer, nos villageois accueilleraient favorablement cette patriotique et saine distraction, on verrait surgir dans tous nos hameaux de vrais théâtres en pierres et briques, et un grand progrès aurait été accompli. Le niveau intellectuel et moral de nos campagnes se serait élevé ; *nos paysans trouvant chez eux d'honnêtes plaisirs*, NE DÉSERTERAIENT



PLUS LEURS CHAMPS et il n'y aurait plus dans notre chère France qu'un seul peuple animé d'un seul esprit. »

Je crois pouvoir dire qu'il est à peu près certain que les *Théâtres ruraux* seront acceptés avec enthousiasme. Qui n'a vu, dans les campagnes, l'ardeur fébrile que déploient nos braves paysans pour se rendre aux représentations trop souvent grotesques de quelque saltimbanque se donnant en spectacle sur des tréteaux dans la place publique du village!...

Les Exercices de *Tir*, de *Gymnastique* et d'*Instruction militaire* seraient aussi d'un immense attrait et d'un puissant intérêt. Chaque jeune homme, chaque nouveau conscrit se ferait un devoir de se rendre au lieu désigné pour prendre part à ces exercices, et là, sous le regard de ses parents, de ses amis et sous le commandement de quelque ancien soldat, il perfectionnerait son instruction militaire dont l'instituteur lui aurait donné les premiers principes à l'école ; il s'efforcerait de se rendre habile au maniement des armes, dans le triple but de se distraire, de se rendre plus tard la vie des camps plus facile et d'être un jour un brave et vaillant soldat.

Pour tous ces amusements et pour bien d'autres (car j'en passe à dessein, et des meilleurs), il ne suffit point de se complaire dans la contemplation platonique du bien général qui en résulterait : il faut que ceux qui sont à même de divulguer, d'instituer ces amusements se mettent résolument à l'œuvre.

SIXIÈME LETTRE

Connaître ce qu'on doit aimer : d'abord sa communauté. Monographies.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Une sérieuse cause de dépopulation des campagnes est encore le *défaut* ou l'*insuffisance* de l'INSTRUCTION populaire sur tout ce qui concerne la commune, le *lieu* que chacun habite. En conversant avec les habitants des campagnes, il est facile de se convaincre qu'ils ignorent presque complètement les faits, même les plus marquants, dont leur commune a été le théâtre ; et cela tant au point de vue *géologique* qu'aux points de vue *archéologique* et *historique*. Interrogez un brave paysan sur ce qu'a été sa commune au temps passé, il ne manquera certes point de vous donner une foule de notions, de vous narrer plusieurs histoires, de vous raconter certains faits qui pourront être sans doute très intéressants *en soi*, mais qui n'auront aucun caractère de véracité et que d'ailleurs le narrateur se gardera bien de certifier comme vrais. Il vous les donnera sous réserves et en vous disant : *on dit cela*. Et si vous lui demandez quelle personne désigne cet *on*, il vous répondra imperturbablement, dans la plupart des cas, que son grand-père, ses aïeux ont transmis ces notions verbales dans sa famille et qu'il n'en sait pas plus long.

Tous ces récits traditionnels de faits dont l'existence est plus ou moins problématique, plus ou moins enjolivée, ornée d'anecdotes qui, pour la plupart, semblent avoir une origine mythologique, intéressent peu les paysans mêmes qui vous les racontent, car ils n'y croient guère. Et l'on sait qu'un fait n'est guère inté-



ressant quand il est donné dans de telles conditions de doute et d'équivoque.

Ce serait rendre un très grand service aux populations de la campagne que de les fixer, les *instruire* sur les points géologique, archéologique et historique précités. Il me semble que lorsque chaque villageois connaîtrait très bien et d'une façon *absolument certaine* toutes les phases de l'existence de son village ; que lorsqu'il saurait d'une manière positive les noms et les mœurs de ses anciens habitants, les guerres qu'ils ont soutenues, les travaux qu'ils ont faits ; quand il connaîtrait les monuments dont ils avaient embelli ce village, les splendeurs dont ils l'avaient paré, les institutions dont ils l'avaient doté, il me semble, dis-je, qu'alors *chacun* aimerait plus son lieu natal, qu'il l'*aimerait* mieux et qu'il ferait tout son possible pour en accroître la prospérité ou pour la reconstituer si elle est sur la pente de la décadence.

On n'aime que ce que l'on connaît ; et le degré d'amitié que l'on a pour un objet est toujours en raison directe de la connaissance que l'on a de cet objet. *Pour que chacun aime très bien son village, il faut qu'il le connaisse très bien.* Et cette vérité s'applique à tous les âges et à tous les sexes.

Dans une petite brochure sur les *Musées scolaires*, qui m'a valu les approbations les plus diverses de sommités scientifiques tant de France que de l'étranger, je disais, après avoir parlé d'une collection à établir dans toutes les écoles : « A cette collection, on pourrait joindre toutes les antiquités que l'on trouve dans la commune : les silex polis de l'*âge de la pierre*, les débris d'armes de l'époque gauloise, les débris de vases ou d'autres produits céramiques (urnes cinéraires, amphores, etc.) de l'époque gallo-romaine, les diverses médailles ou monnaies qui chacune peuvent servir à caractériser une des époques de notre histoire nationale, etc. Les enfants seraient très attentifs à des leçons de choses portant

sur ces objets qui leur montreraient qu'avant nous les peuples ont travaillé comme nous, qu'ils ont travaillé pour nous, que certaines routes que nous avons trouvées frayées, certains monuments que nous avons trouvés érigés et dont nous nous complaisons à admirer les formes lourdes ou gracieuses selon le cas, ne sont autre chose que des richesses, des capitaux qui ont été amassés, accumulés par une sage économie de nos devanciers ou de nos pères dont à ce titre et à bien d'autres, nous devons conserver et vénérer la mémoire. »

La citation ci-dessus, rédigée en 1877, à propos des enfants, est applicable aussi aux adultes, et il résulterait un profit réel de la mise à exécution des idées qu'elle renferme.

De ce qui précède, il résulte évidemment que, outre les Musées, L'HISTOIRE LOCALE serait d'une très grande utilité dans chaque commune. Un de mes amis, ancien élève de l'Ecole des Chartes (M. Edmond Cabié, de Roqueserrière, Haute-Garonne) a publié d'intéressantes *Notices historiques* sur plusieurs communes de la Haute-Garonne et du Tarn, et je suis intimement convaincu que ces publications ont produit d'excellents résultats, en ce qu'elles ont mis à jour une foule de faits très intéressants et pendant trop longtemps ignorés. Qu'il me soit permis d'ajouter que je prépare moi-même une *Histoire de la Ville de Montesquié-sur-Canal*, dont j'aurai l'honneur de vous envoyer quelques exemplaires pour vous et vos honorables abonnés, immédiatement après la publication que j'en ferai.

Mais pour que ces travaux d'histoires locales soient vraiment utiles il faut, je crois, les rédiger et les présenter d'une façon *très simple, très pratique*, afin qu'ils puissent être goûtés et compris des intelligences les moins cultivées, je dirai le mot, afin qu'ils soient lus. Et cela en attendant que l'*Instruction* plus vulgarisée et le



goût de la lecture plus répandu permettent à tous de lire et de comprendre ces histoires présentées avec le cachet particulier qu'elles doivent comporter.

---

SEPTIÈME LETTRE

Les Musées scolaires, communaux, cantonaux.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

C'est à dessein que, dans mes précédents articles sur la dépopulation des campagnes, j'ai omis (à part pour l'épigraphe) de vous parler d'une question qui m'est pourtant bien chère, car, outre qu'il y a déjà longtemps que je m'en occupe, elle m'a entraîné à des études spéciales et m'a occasionné des dépenses relativement considérables ; je veux parler des *Musées* et du bien immense qui résulterait de leur multiplication. Ce que je vais dire s'applique à tous les Musées de campagne, soit Cantonaux, soit Scolaires ; aussi les confondrai-je, pour le moment, sous la dénomination générale de *Musées*.

En général, l'on ne se fait point une idée assez nette de ce que sont, doivent ou devraient être ces Musées. Quelques personnes sont épouvantées par le mot, dont elles trouvent le sens bien vaste ; d'autres par les frais d'installation et d'établissement ; d'autres... ; d'autres même ont un moment douté de leur utilité, qui n'est plus en ce moment contestable.

A ceux qui peuvent être plus ou moins difficiles à convaincre et qui se défient trop parfois des raisonnements, des discours, des brochures, des apôtres de ces Musées, je dirai : Daignez, je vous prie, vous donner

la peine d'ouvrir et de feuilleter pendant quelques courts instants l'annuaire des Musées cantonaux publié par M. Ed. Groult, et daignez lire seulement les noms des signataires des flatteuses lettres d'adhésion qui ont été adressées à M. Groult; vous serez pleinement convaincus; car il est bien évident que les hautes intelligences dont je parle n'eussent point adhéré à une œuvre inutile. Et si les noms de Victor Hugo, Frédéric Passy, Ad. d'Eichthal, contre-amiral Mouchez, de Quatrefages, vice-amiral La Roncière Le Nourry, A. Bardoux, Krantz, général de Nansouty, Michelet, Jules Favre, C. Hippeau, Barthélemy Saint-Hilaire, Henri Martin, etc., ne suffisent pas, poursuivez encore, et vous trouverez un nombre considérable de Sociétés savantes de Paris, des départements et de l'étranger; des ministres, des sénateurs, des députés, des savants, des publicistes, des praticiens, qui ont bien voulu encourager l'œuvre naissante qui, à peine à son aurore, jette déjà de toutes parts des reflets d'une lumière éblouissante devant laquelle la routine et les préjugés s'enfuient saisis d'épouvante!

A ceux qui se laissent convaincre par le raisonnement, je dirai en peu de mots : Les Musées sont un de ces remèdes principaux contre la dépopulation des campagnes. Et je le prouve : Pourquoi, indépendamment des divers motifs dont j'ai parlé antérieurement, pourquoi tant de cultivateurs ou de fils de cultivateurs désertent-ils leurs champs? C'est parce qu'ils ne les aiment point. Pourquoi ne les aiment-ils point; pourquoi le spectacle grandiose que leur offre journellement la nature ne dit-il rien à leur cœur, afin de le captiver, de le vaincre et de se l'attacher? Parce qu'ils ne connaissent point les champs et qu'ils *ne savent point voir* le spectacle des beautés accumulées qui se déroulent sous leurs yeux. Pourquoi ne savent-ils point voir? Ah! ceci est bien simple : *on ne le leur a point appris*. On a cultivé chez eux cette précieuse faculté qui s'appelle la



*Mémoire*, mais on s'est attaché à la *Mémoire des mots*, on s'est arrêté au commencement du voyage, de ce grand voyage de l'homme à travers la science et l'inconnu, et on n'a point su leur faire voir (ou du moins on a paru l'oublier) que les mots ne sont faits que pour nous rappeler les *choses*, lesquelles choses sont l'aliment de notre pensée. Et par ce système d'études de *mots pour les mots* on en est parfois trop souvent arrivé à faire détester la science et à faire désirer aux élèves comme un jour de délivrance le jour où ils quittent les écoles pour se lancer dans la vie, dans cette vie où ils pourront enfin être non au milieu des livres, mais au milieu des choses.

Ah ! c'est bien ici que le remède est à côté du mal et que, d'une manière inconsciente, les élèves se le sont appliqué en quittant leurs maîtres. Ils ont voulu alors se livrer à l'étude, à l'examen des choses ; mais, trop souvent obligés de pourvoir aux multiples besoins de leur existence, ils n'ont point eu de temps pour leurs études, ou s'ils ont eu du temps il leur a manqué les éléments nécessaires pour examiner avec fruit tous les phénomènes qui se sont présentés à leurs yeux : leur intelligence a manqué de culture dès le principe et leur jugement s'en ressent.

C'est sous l'empire de ces idées, qu'en 1877, je disais que les Musées scolaires « seraient un excellent moyen » d'instruction et d'éducation pour les enfants de la » campagne, qu'ils développeraient leur réflexion et » leur jugement, qu'ils graveraient dans leur intelligence des connaissances positives, qu'ils feraient » contracter à leur esprit des *habitudes* D'OBSERVATION » et qu'ils feraient naître dans leur cœur un plus grand » attachement pour le sol natal. »

L'heure me presse, à bientôt la suite.



HUITIÈME LETTRE

Les Musées (suite et fin). — Bibliothèques.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Arrivant à l'installation pratique d'un des *Musées* dont je parlais dans ma dernière lettre (que des occupations excessives m'ont empêché de faire suivre plus tôt de celle-ci) je poserai d'abord en principe que « chaque école pourrait et devrait avoir son petit *Musée*. »

La réalisation de cette idée est plus aisée qu'on ne serait porté à le croire tout d'abord. La bonne volonté suffit : vouloir c'est pouvoir. Un examen *même très superficiel* de la question me permettra de le démontrer, renvoyant, pour les détails, à ma brochure « *Le Musée des écoles primaires rurales* » que je tiens toujours *et gratis* à la disposition de vos honorables lecteurs.

Je commence par le règne animal, comme étant le plus compliqué. Il est bien évident que l'*empaillé* des animaux ne pourra point figurer dans une école primaire, tant à cause de sa cherté que de l'exiguïté des locaux ; mais, dans ce cas, *des dessins* y suppléeront. Et, s'il est possible (et cela sera toujours, quand on le voudra) il sera bon que ces dessins soient tracés par le maître ou, sous sa direction, par les élèves : les dessins n'en seront que plus intéressants et examinés avec plus d'attention ; le cas échéant, à ces dessins on pourra *facilement* ajouter (dans des casiers *ad hoc*) diverses parties d'animaux : crins, laines, cornes, dents diverses d'herbivores, carnivores ou omnivores, os des diverses parties du corps, coquilles diverses, etc., etc... Les insectes, les coléoptères, par exemple, pourront figurer

en nature dans des boîtes spéciales. A tout cela, on joindra, sous le titre d'*Industries animales*, quelques travaux d'animaux : nids de divers oiseaux, cocons de vers à soie et de chenilles, etc., le tout constituant une grande division que l'on intitulera : *Faune*.

La *Flore* communale sera aussi facilement représentée par un échantillon de chaque plante ; un peu de zèle de la part du maître éveillera beaucoup d'activité (j'allais presque dire de la passion) chez les élèves, et l'*Herbier* se trouvera bientôt pour ainsi dire au complet, en tant que cela est possible.

Les *Roches minérales*, les *Fossiles animaux et végétaux*, les spécimens des diverses *matières commerciales* et *industrielles*, les modèles réduits des *diverses machines* simples ou compliquées, tout cela peut être réuni presque sans aucun frais : le travail, l'activité, la persévérance suffisent. Qu'on me permette de ne pas citer des exemples pour prouver la vérité de cette allégation. D'ailleurs, par le *Système des Echanges*, à la tête duquel mon ami M. Paul Berton, de Paris, a bien voulu se mettre, on arrivera à se procurer certaines choses que l'on n'aura point en donnant celles que l'on aura en double.

Et si, une fois le Musée installé dans une école j'en arrive à son utilité, je dis de prime abord qu'elle est *immense*. Je laisserai ici, pour un moment, la parole à la regrettée M<sup>me</sup> Hippolyte Meunier (1) : « Du moment que le regard s'en mêle, dit en son langage magnifique cette dame qui avait le cœur si haut, du moment » que le regard s'en mêle, c'est le souverain professeur ; il prouve la supériorité de l'enseignement par » l'aspect ; et, pour le coup, les respectables dictionnaires doivent baisser pavillon devant dame Nature ! » La plus savante description des pétales d'une rose » vaudra-t-elle jamais cette belle fleur...! »

(1) La Trilogie du Docteur au Village.



Et plus loin, elle ajoute, à propos du travail des plantes, ce qu'il est indispensable de bien faire comprendre aux enfants : « Pendant que vous dormez bien » tranquilles dans vos lits, pendant que tout repose » dans vos étables et qu'à peine un coq chante ou qu'un » coq hurle à la lune dans le village, la forêt patiente » et forte fait des poutres pour vos maisons ; — la » prairie, par ses milliers de filets minces, boit aux » sources cachées ce dont le soleil du jour fera la bonne » provende de vos animaux. Tout croît, tout se déve- » loppe autour de nous et dans nous... » Et elle a soin d'ajouter : « Le tout, dans la nature, est de savoir » regarder. Un homme qui sait vaut dix aveugles et » même cent : le plus aveugle, d'ailleurs, est celui qui » s'obstine à fermer les yeux... »

Ouvrons donc les yeux à nos élèves des campagnes ! Non point en leur faisant apprendre par cœur tout ce fatras de mots parfois baroques qui ne sont point la science, et qui en seraient plutôt le labyrinthe ou le fantôme ; mais en leur faisant pour ainsi dire toucher du doigt les choses dont il sera question. Rappelons-leur que « le bon sens, ce maître des choses humaines », comme l'a dit Bossuet, ne s'acquiert point en répétant des mots plus ou moins bien trouvés, plus ou moins heureusement accouplés, mais qu'il s'acquiert par la réflexion, par la comparaison des choses sur lesquelles on a réfléchi et par la communication à ses semblables des divers jugements que l'on a formulés à propos des comparaisons auxquelles on se sera livré. N'ayons garde de leur dire que lorsqu'ils sortiront des écoles, ils ne posséderont point encore la science ; qu'ils n'en auront que les principes, les éléments, la clef, si je puis m'exprimer ainsi, et que, malgré cela, s'ils ont bien appris ces principes, ces éléments, s'ils se sont bien mis en possession de la *clef* dont je parle, je veux dire s'ils ont *réfléchi* et *appris à réfléchir* sur l'origine des choses, leurs relations, leur emploi, leur utilité, etc.,



ils auront fait un immense chemin. Et ils parcourront le reste de ce chemin dans la suite de leur vie, car « la » destination de l'homme sur la terre n'est pas le » bonheur, mais le perfectionnement (1). » Et le degré de perfectionnement des hommes est en raison directe de leurs études. (des études bien dirigées et bien faites, s'entend). Et ceci sera l'objet de la *bibliothèque populaire*.

Quand les études seront faites en prenant pour base les *choses*, et non l'*enchevêtrement des mots*, on ne verra plus de ces gens ayant des prétentions excessives et une trop haute idée de leur savoir parce qu'ils auront le talent de débiter des phrases plus ou moins sonores ; on ne verra plus des demi-savants méprisant la culture des champs sous prétexte qu'ils en savent trop pour cela, et passant une partie de leur vie à quémander des places urbaines qui leur rapporteront peut-être juste de quoi vivre dans une atmosphère trop souvent viciée par les gaz délétères et qui les éloigneront de leurs vieux parents qui, ruinés peut-être par les sacrifices qu'ils se seront imposés, se trouveront bien mal récompensés sur la fin de leurs jours.

Il est juste de reconnaître, en terminant, qu'il y a encore à faire avant que les parents comprennent bien que la *vraie science* demande plus de réflexion que de mémoire. Mais parce qu'il y a à faire, ce n'est point une raison pour ne point entrer dans la bonne voie. Peu à peu l'on comprendra, la lumière se fera ; les propriétaires-cultivateurs verront qu'il y a tout intérêt à ce que leurs fils, bien instruits, exploitent eux-mêmes leurs propriétés ; par suite, ceux qu'on appelle *paysans* seront mieux considérés, les grands propriétaires terriens, qui désertent souvent les campagnes à cause de l'isolement où ils s'y trouvent, regagneront leurs domiciles par l'appât d'une compagnie intelligente au vil-

(1) Mad. de Staël.

lage ; leurs familles s'y installeront avec eux ; des amusements, des jeux, des fêtes s'établiront ; et il se tramera entre tous des liens qui seront d'autant plus solides qu'ils auront mis plus longtemps à s'établir et que leur établissement aura été l'objet d'un problème longuement, patiemment et laborieusement discuté et résolu.

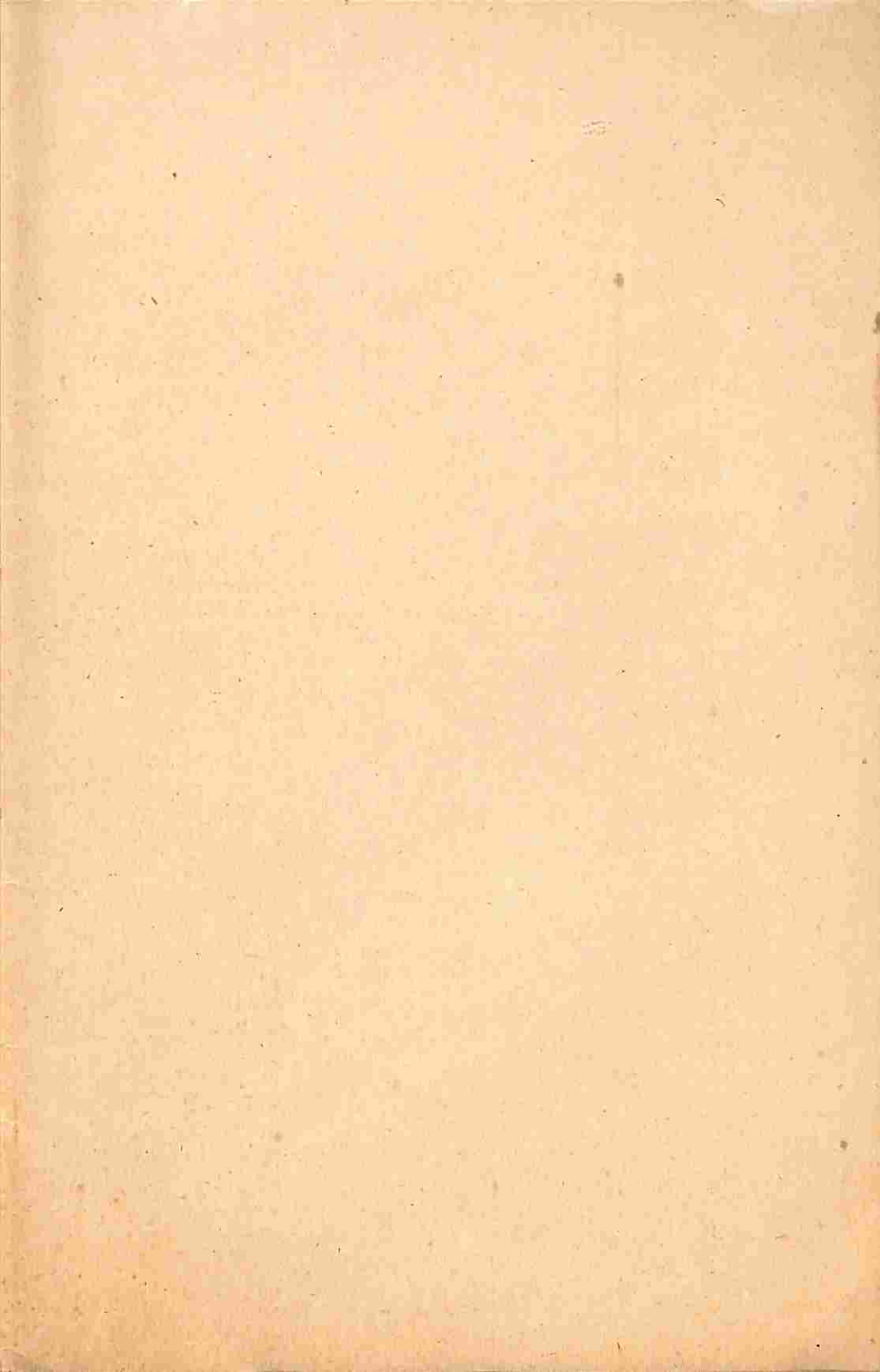
Daignez agréer. Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

LUCIEN-A. CAZALS.

*P.-S.* — Dans la précédente étude, je n'ai point parlé de la dépopulation sous le rapport de la diminution des naissances, de la mortalité des enfants... ; j'ai omis à dessein de parler des théories des Malthus, des Bastiat... sur cette matière. Au reste, et il faut que l'on y songe, quand les motifs de dépopulation que j'ai indiqués n'existeront plus, les autres seront bien près de disparaître.

23 juillet 1880.

L. C.









Publications de M. Lucien-A. CAZALS :

- Le Musée des Ecoles** (1877). . . . . 0,40  
Cet ouvrage, le premier sur la matière, a été reproduit, analysé ou commenté par un grand nombre de journaux, etc.
- Histoire de la Ville et de la Communauté de Montesquieu-sur-Canal**, ou une page de l'Histoire du Lauragais (1882) 3 f.  
Ouvrage de plus de 300 pages, avec illustrations, etc., qui a été subventionné avec éloges par le Conseil général de la Haute-Garonne, et qui a valu à son auteur le Premier Prix au Concours de la Société archéologique du midi de la France (1882), etc.
- Le Jardin Botanique et le Champ d'Expériences des Ecoles** (1886). . . . . 0,30  
Cet ouvrage, dont le succès fut très grand, a marqué le point de départ de la création des Champs d'Expériences.
- Supplément à toutes les Histoires de France.** . . . 1 fr.
- Discorso sull' utilità dello studio della lingua italiana pei francesi del mezzodì.** . . . . . 0,30  
Prononcé dans l'amphithéâtre de la Faculté des Lettres, en présence de l'Administration municipale et de la Colonie italienne de Toulouse (1882).
- Vita di Garibaldi**, traduit de l'italien de Luigi Francesco Guerra. . . . . 1 fr.
- Le Système métrique primitif.** . . . . . 0,30
- La Murcia que se fué del S<sup>r</sup> D<sup>n</sup> Fuentes y Ponte**, texte en langue espagnole.
- Lettres sur la Dépopulation des Campagnes.** . . . 0,75
- Buenos Aires, el Tempé argentino y la Pampa**, d'après les notes prises *de visu* par l'auteur; édition trilingue (français, italien, espagnol), en préparation. . . . . 5 fr.